

# La Révolution de l'Orgueil et Giulio-Cesare Vanini

## Prince des Libertins

Jean-Pierre Aubin<sup>1</sup>

On lit dans les Annales manuscrites de l'Hôtel de Ville de Toulouse, 1619, T. VI, fol. 13-14, des procès-verbal<sup>2</sup> du Capitoul :

*Le jeudi, second jour du mois d'aoust, sur l'avis qui fut donné aux dits sieurs capitouls<sup>3</sup>,*

---

<sup>1</sup>Je remercie vivement Luigi Crudo, directeur du Centro Studi Giulio Cesare Vanini de Taurisano des livres qu'il m'a offerts, des informations qu'il m'a procurées et du temps qu'il m'a consacré, ainsi que Francesco de Paola. Je remercie également M. R. Giampietro, de la bibliothèque de la Scuola Normale di Pisa, pour l'aide efficace qu'il m'a apportée avec la plus grande amabilité, ainsi, naturellement, que G. da Prato.

<sup>2</sup>Il fut publié, ainsi que le décret de condamnation à mort, par Victor Cousin dans la *Revue des Deux-Mondes* (1843, T. IV). Il figure également parmi les *Nuovi documenti su Vanini* de E. Namer, publiés dans le *Giornale critico della filosofia italiana*, (1932), 3, 161-198. On trouve d'autres documents sur Vanini dans un chapitre du très bel ouvrage *Ricerca dei libertini* de G. Spini, (1950), Edizione "Universale di Roma", réédité en 1983 et d'autres documents rassemblés par le même auteur dans "Vaninania", *Rinascimento*, (1950), 71-90. Voir aussi *Oeuvres philosophiques de Vanini* de Rousselot (1842), *La vie et l'œuvre de J.-C. Vanini* (1980), Vrin, d'Emile Namer, et *Giulio Cesare Vanini da Taurisano, Filosofo Europeo* (1998), Schena Editore, de Francesco de Paola.

<sup>3</sup>Les même capitouls qui condamneront Jean Calas pour le meurtre de son fils le 10 mars 1762 à l'étirement des bras et des jambes qui seront ensuite brisées à coups de barres de fer, à l'ingurgitation de vingt cruches d'eau, et, après deux heures d'agonie sur la roue, à être étranglé et brûlé. Pourtant, les tortures qu'il subit lors de l'instruction ne l'avaient pas fait avouer, et les juges durent se contenter d'un "vraisemblablement" dans leur jugement : "*cette peine est une réparation due à la religion dont l'heureux changement qu'en avait fait son fils a été vraisemblablement la cause de sa mort*". Ce fut l'honneur de Voltaire de se révolter contre cette injustice et de mener la première campagne d'opinion publique pour que le conseil du Roi casse le procès plus de deux après. Campagne exemplaire, mais toujours à renouveler.

*fut prins dans la maison des héritiers de feu Monhalles au capitoulat de Daurade, et fait prisonnier par les sieurs d'Olivier et Vizarel, capitouls et conduit à la maison de ville, un jeune homme soy-disant aagé de trente-quatre ans, natif de Naples en Italie, se faisant nommer Pomponio Usciglio, accusé d'enseigner l'athéisme, duquel ils estoient en queste depuis plus d'un mois. On disoit qu'il estoit venu en France à desseing de tenir cette abominable doctrine. C'estoit un homme d'assez bonne façon, un peu maigre, le poil chastaing, le nez long et courbé, les yeux brillants et aucunement agars, grande taille. Quant à l'esprit, il vouloit paraistre savant en la philosophie et la médecine qu'estoit l'office qu'il se disoit professer. Il faisait le theologien, mais meschant et detestable s'il en fut oncques, il parloit bien latin, et avec une grande facilité; neanmoins tresment ignorant parmi les doctes en toutes les dites sciences.*

...

*Car le samedi neufvième du mois de février en suivant la grand'chambre et la Tournelle assemblées, fut donné arrest au rapport de M. de Catel, conseiller au parlement, per lequel il fut condamné à estre trayné sur une claye, droit à l'Eglise Saint-Estienne, où il seroit despouille en chemise, tenant un flambeau ardent en main, la hart au col, et, tout à genoux devant la grande porte de la dite église, demanderoit pardon à Dieu, au roy, à la justice, et de là en haut faisant le cours accoustumé, seroit conduit à la place du Salin où, assis sur un poteau, la langue lui seroit coupée, puis seroit estranglé, son corps brûlé et réduit en cendres; ce qui fut exécuté le même jour.*

*Il faisoit semblant de mourir fort constamment en philosophe, comme il se disoit, et en homme qui n'appréhendroit rien après la mort, d'autant qu'il ne croyoit point l'immortalité de l'âme. Le bon père religieux qui l'assistoit estimoit, en lui montrant le crucifix et lui représentant les sacrés mystères de l'incarnation et passion admirable de notre seigneur, l'esmouvoir à ce qu'il se recognût. Mais ce tigre enragé et opiniasté en ses faulses maximes*

*mesprisoit tout, et ne le voulut jamais regarder, ains accouroit à telle mort ainsy qu'à sa dernière fin, s'imaginant que ce devoit estre le remède de tous ses maulx, après laquelle il n'auroit plus rien à crainde ny à souffrir; il mourut doncques en athée; aussy portoit-il ung cartel sur ses espauls, où ces mots estoient écrits: Athée et blasphémateur du nom de Dieu.*

L'épouvantable exécution est également rapportée en 1643 par Gabriel-Barthélemy de Gramond au livre III de ses *Historiae Galiae ab excessu Henrici IV*, Toulouse, "Apud A. Colomerium"<sup>4</sup>: *"Etant sur la sellette, et interrogé sur ce qu'il pensait de Dieu, il répondit qu'il "adorait avec toute l'Eglise un Dieu en trois personnes et dont la nature démontrait évidemment l'existence". Ayant par hasard aperçu une paille sur le sol, il la ramassa, et étendant la main, il parla à ses juges en ces termes : "Cette paille me force à croire qu'il y a un Dieu ..." Et ayant fini son discours sur la Providence, il ajouta : "Le grain jeté en terre semble d'abord détruit et commence à blanchir ; il devient vert et sort de la terre, il croit insensiblement ; les rosées l'aident à s'élever, la pluie lui donne de la force ; il se garnit d'épis dont les pointes éloignent les oiseaux ; le tuyau s'élève et se garnit de feuilles : il jaunit et monte encore ; peu après, il incline la tête, jusqu'à ce qu'il tombe. On le bat dans l'aire, et la paille étant séparée du blé, celui-ci sert à la nourriture des hommes, et celle-là est donnée aux animaux créés pour servir l'humanité." Il concluait de tout ce discours que Dieu était l'auteur de toutes choses, et pour répondre à l'objection que la nature était la cause de ces productions, il retournait à son grain de blé, pour remonter à son auteur, et il raisonnait de cette manière : "Si la nature a produit ce grain, qui est-ce qui a produit l'autre grain qui a précédé celui-ci immédiatement ? Si le dernier est aussi le produit de la nature, qu'on remonte à un autre, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au premier, qui nécessairement aura été créé, puisqu'on ne saurait trouver d'autre cause de sa production."*

---

<sup>4</sup> cité dans *Libertins du XVII<sup>e</sup> siècle*, La Pléiade, 1998.

*Je l'ai vu dans la charette, sur le chemin du supplice ; il se moquait d'un cordelier qu'on lui avait donné pour sa consolation et pour le faire renoncer à son entêtement. [...] Le criminel n'avait pas raison de dire qu'il n'avait pas peur de la mort ; il le prétendait pour faire étalage de sa doctrine, et plus par crainte que par conviction. [...] Sur le point de mourir, il présentait une apparence horrible et complètement farouche. [...] Avant que le feu ne fut mis au bûcher, on lui commanda d'avancer sa langue pour qu'on la lui coupe. Il refusa, et le bourreau ne put la prendre qu'avec des tenailles qu'il utilisa pour la maintenir et la couper. Jamais un cri plus terrible ne fut entendu ; on aurait dit le mugissement d'un boeuf. Le reste de son corps fut consumé par le feu, et l'on dispersa ses cendres au vent. [...] Ce hurlement de bête qu'il poussa avant de mourir montre assez son manque de persévérance."*

Guillaume de Catel, qui avait réussi à convaincre le parlement de la culpabilité de Vanini, et qui en reçut *seize escus*, comme le mentionne le décret de condamnation, n'a reculé devant rien pour obtenir la condamnation à mort de Vanini. Il en était tellement fier que l'on trouve sur son buste qui ne mérite pas de figurer dans la Salle des Illustres du Capitol de Toulouse, l'inscription suivante : *Guilelmus Catel, ... vel hoc uno memorandum quod, eo relatore, omnesque iudices suam in sententiam trahente Licilius Vanini, impius atheus, flammis damnatus fuerit.* L'inquisition qui eut raison des cathares et bogomiles, mettant un terme définitif aux hérésies gnostiques, avait, comme on le voit, des disciples aussi enthousiastes que compétents.

Le parlement de Toulouse, que devait rejoindre Pierre de Fermat trente ans après, avait raison sur un point : prince des libertins italiens du XVII<sup>e</sup> siècle, Vanini fut plutôt un des philosophes hétérodoxes de la contre-réforme, un mécréant contestant l'obscurantisme de son temps, un des premiers révolutionnaires de l'orgueil humain et en fin de compte, un athée.

Mais il avait grandement tort sur l'autre point : loin d'être "*tresment ignorant parmi*

les doctes en toutes les dites sciences”, les dialogues de son œuvre majeure, *De admirandis naturae reginae deaeque mortalium arcanis*, constituent une encyclopédie des sciences de son temps, de la médecine à la météorologie, de la physique à la biologie.

Qui était donc Giulio-Cesare Vanini, ce penseur si singulier ?

Italien du sud, comme l'étaient Bernardino Telesio (1509-1588), Giordano Bruno (1548-1600), Tomaso Campanella<sup>5</sup> (1568-1639), comme le sera plus tard Giambattista Vico (1668-1744), Vanini était né en 1585 à Taurisano, en Pouilles, l'ancienne Apulie romaine, en cette Italie méridionale fécondée par Frédéric II de Hohenstaufen et qui fut la terre d'origine de nombreux penseurs.

Non seulement il partagea avec Giordano Bruno une nature exubérante qui les rendit rebelles dans leur jeunesse à la claustration dans un monastère, mais, impatients et pressés, tous deux avaient une conscience aiguë de leur valeur et de celle des messages éclairés qu'ils voulaient transmettre, lumières aveuglées par les flammes du bûcher<sup>6</sup>. Vanini est d'ailleurs mentionné dans un médaillon sur le socle de la statue de Giordano Bruno sur le Campo dei Fiori.

Il parcourut l'Europe en compagnie d'un autre moine, comme lui défroqué, Giovanni Battista Ginocchi, vivant d'expédients, multipliant les stratagèmes, se convertissant et abjurant à tour de rôle, ne menant d'aucune façon une vie strictement monacale, à moins que ce soit au sens où Boccace la décrivait. Alors que son ami Ginocchi finit par mettre un terme à ses aventures et par se reposer au sein de sa famille, Vanini lui, poursuivit ses pérégrinations, et on le retrouve à Lyon en 1615. C'est là qu'il publie *Amphitheatrum aeternae providentiae, divino-magicum, christiano-physicum, necnon astrologo-catholicum; adversus ceteros philosophos atheos, epicureos, peripateticos et stoicos*. Dans ce livre traitant des problèmes traditionnels

---

<sup>5</sup>Voir à son sujet *Tomaso Campanella, Eretico e Mago alla corte dei papi*, (1999), Piemme, de Gianfranco Formichetti.

<sup>6</sup>Pie XI voulait que Mussolini détruise la statue de Bruno. Ce dernier ayant refusé, Pie XI se vengera en canonisant le cardinal Bellarmin qui avait condamné à mort Bruno.

de l'aristotélisme, il reprenait textuellement des passages entiers d'œuvres de Pomponazzi, de Cardan et d'autres<sup>7</sup>, sous prétexte de les critiquer, mais en fait pour les faire connaître et en faire l'éloge, se mouvant avec aisance au milieu des interprétations thomistes, averroïstes et alexandrines des œuvres d'Aristote.

Il amorça surtout un procédé astucieux, sinon très moral, qui consistait à mettre les propos sulfureux ou blasphématoires dans la bouche enthousiaste de personnages étrangers qu'il disait avoir rencontrés lors ses voyages, et qu'il se permettait ensuite de réfuter bien mollement au nom de la vraie foi et de l'orthodoxie la plus dogmatique. Il renouvela systématiquement ce procédé d'une ironie décapante dans son ouvrage "scientifique", les dialogues de *De admirandis naturae reginae deaeque mortalium arcanis*.

Il y faisait suivre l'exposé de ces doctrines naturalistes de textes sacrés, relevant ainsi les contradictions entre eux et la science d'alors. Tout y passait, des origines de l'homme à l'amour libre.

Certains ont cependant pu reprocher à Vanini sa légèreté de mœurs, son dédain aristocratique, un sourire que l'on peut imaginer sarcastique. Mais son courage stoïque d'esprit fort sous les tourments, encore plus sauvages que ceux subis par Bruno, force l'admiration et le respect. Derrière ce masque détaché se cachait un missionnaire antichrétien au tempérament messianique. Une fois mort, des légendes eschatologiques<sup>8</sup> faisaient de Vanini le prophète d'un athéisme scientifique, matérialiste et déterministe.

Car bien plus que Bruno, Campanella et ses autres prédécesseurs, Vanini était un "libertin". Il avait fini par se détourner complètement de l'humanisme italien, résidu d'un mélange de néo-platonisme et de christianisme, pour se faire l'avocat d'un homme biologique plongé dans un monde

---

<sup>7</sup>en particulier celle d'un penseur irrégulier, Lessio.

<sup>8</sup>d'ailleurs reprises par Marin Mersenne (auteur en 1624 de *L'impiété des déistes, athées et libertins*), celui-là même qui sortit Fermat de son isolement scientifique.

physique.

On voit constamment dans les dialogues de “De Admirandis” l’effort de trouver des explications logiques ou biologiques aux questions qu’il fait poser par son interlocuteur, ne se contentant jamais de réponses qui le déconcertent, comme il s’en réclame dans le dialogue XXIX : *“J’ajoute encore que bien qu’Aristote soit mon ami, je suis encore plus ami de la vérité, comme lui-même l’a dit contre Platon”*. Cette leçon là, celle que tout chercheur est d’abord un dissident, conserve toute son actualité, surtout dans les temps où les modes scientifiques établissent leur dictature par la corruption du pouvoir, des honneurs, et de la reconnaissance.

Il a par exemple repris à son compte la théorie de la génération spontanée<sup>9</sup> de tous les animaux qui remonte à Epicure et en déduit que l’homme descendait du singe, dont Aristote avait déjà remarqué le voisinage dans l’échelle des espèces. Dans le dialogue XXXVIII de *De admirandis naturae reginae deaeque mortalium arcanis*, par exemple, il “critique” *“D’autres qui imaginent que le premier homme soit né de la putréfaction des singes, de porcs et de grenouilles. Effectivement, il existe de nombreuses similitudes chez de tels animaux, en termes de chair et de comportements. Il y a ensuite quelques Athées plus modérés qui affirment que seulement les Éthiopiens dérivent de l’espèce et de la semence des singes, parce que les uns et les autres sont notablement de même couleur... Les Athées disent aussi que les premiers hommes marchaient courbés à la manière des quadrupèdes ; de fait, quand ils deviennent vieux, ils marchent comme des animaux à quatre pattes ...”* Mais l’important reste dans l’originalité d’idées, certes dépassées, en ce qui concerne les aspects scientifiques

---

<sup>9</sup>Ce n’est qu’en 1668 que Francesco Redi affirma, expériences à l’appui, que les asticots ne naissent pas spontanément de la viande en putréfaction, deux siècles avant que Louis Pasteur mette fin à cet âpre débat grâce aux travaux décisifs qu’il fit dans les greniers de l’Ecole Normale Supérieure. On pensait même que les fossiles apparaissaient aussi dans les pierres par génération spontanée : Bernard de Palissy, huguenot, mourut dans un cachot de la Bastille pour avoir deviné au XVI<sup>e</sup> siècle que ce n’était pas le cas.

notamment.

Il a ainsi remis en cause sinon la suprématie de l'Homme sur les animaux, au moins le droit anthropomorphique à régner sur la nature qu'il s'était arrogé.

Il en concluait sur le plan éthique que le caractère et la conduite de l'homme dépendaient des circonstances matérielles de sa naissance, de son environnement biologique, de sa nourriture. De là à reconnaître la primauté de l'instinct sexuel, à contester le mariage et à préconiser l'amour libre, il n'y avait plus qu'un pas qui contribua à le mener vers le bûcher pour l'avoir franchi. Il fit même d'un interlocuteur de ses dialogues l'avocat de l'inceste et des amours consanguins.

Le manuscrit *De admirandis naturae reginae deaeque mortalium arcanis* reçut cependant l'imprimatur des théologiens de l'université de Paris, pourtant bien pensants. Lorsque les choses tourneront bientôt mal, ces théologiens prétendront que Vanini avait introduit ses propos hérétiques entre le moment où il reçut l'autorisation et celui de l'impression. Se défendaient-ils de leur tiédeur à traquer l'hérésie ou de leur paresse à lire les manuscrits qui leur étaient confiés, ou bien Vanini, qui a montré qu'il n'était pas avare de fourberies (au sens italien du terme) de cette sorte, pouvait s'être moqué de ces balourds de la faculté de théologie. Mais ils se sont bien vengés.

Il fallait encore fuir, et cette fois-ci, c'était pour Toulouse, sous le nom de Pompaneo Usciglio. Y pratiquant l'art de la médecine, ce beau parleur un tantinet exhibitionniste ne pouvait s'empêcher de provoquer son auditoire, lui faisant part de sa science et de son penchant de plus en plus affirmé vers l'athéisme. Sans doute trop confiant en son intelligence ou se laissant porter par une force vitale qui devait être exceptionnelle, ce joueur qui avait misé trop haut finit par perdre : il fut dénoncé, arrêté le premier août 1618 par le parlement de Toulouse, torturé et brûlé six mois après.

Le bûcher ne suffisait pas, encore fallait-il salir la mémoire de Vanini à tout jamais. C'est que la publication de l'ouvrage<sup>10</sup> *De la Sagesse* (1601) de Pierre Charron (1541-1603) et des livres de Vanini ont déclenché à eux seuls tant d'apologies du Christianisme et tant de haine, qui sont autant de compliments et d'éloges. Le scepticisme de Charron conjugué au naturalisme italien de Vanini en faisant l'apologie de la raison fraye la voie à au siècle des lumières jusqu'à l'athéisme du baron d'Holbach<sup>11</sup>, d'Helvetius et De la Mettrie.

Marin Mersenne ne s'y était pas trompé, en attribuant à Vanini et les naturalistes italiens l'affirmation que : *“toutes les choses que nous voyons peuvent être produites par la nature. Nous disons donc qu'en dehors de la nature, Dieu existe inutilement et pour rien.”* Un

---

<sup>10</sup>réédité en 1986 chez Fayard dans le Corpus des œuvres philosophiques

<sup>11</sup>(1723-1789) Baron de l'empire d'Autriche, Paul Henri Thiry est l'énigmatique auteur anonyme en 1770 du *Système de la nature ou des lois du monde physique et du monde moral* attribué fictivement à Mirabeau père, mort en 1760, résumé dans *Le bon sens*, (1772), qui lui fut attribué au curé athée et “communiste” Jean Meslier. Aucun des nombreux livres originaux de cet homme à la fois curieux et érudit qu'il rédigea à partir de 1760 sous divers pseudonymes ne porta sa signature, alors qu'il traduisit d'autres livres et édita les textes athées comme ceux de Nicolas Antoine Boulanger (1722-1759). Grâce à sa fortune, il possédait une grande bibliothèque et un cabinet de sciences naturelles et il ouvrit le seul salon tenu par un homme et reçu fréquemment dans son château du Grandval philosophes et Encyclopédistes, y compris Diderot et Rousseau (qui naturellement se fâcha contre lui) et même, l'abbé Bergier, qui pourtant critiqua son *Système de la nature*. Alors qu'il était connu par son salon philosophique et par sa générosité, bon vivant mais qualifié de vertueux à la fois par ses amis et ses ennemis, il a su s'effacer derrière une entreprise intellectuelle majeure, qui avec celles de De la Mettrie et de Denis Diderot, constitua le matérialisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle si injustement oublié depuis Victor Cousin et bien d'autres. Cet homme discret et doux a écrit des livres sulfureux qui exposaient avec une force tranquille dans une langue claire qui s'efforçait de définir rigoureusement les termes utilisés, loin de toute langue de bois, des thèses radicalement matérialistes et athées — en fait, naturalistes et scientifiques — qui ont attiré des condamnations jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Même dans un anonymat qui n'en était pas un pour ceux qui fréquentaient son salon, il a fallu à ce “franc-penseur” du courage pour réexaminer de fond en comble, et de façon systématique, les préjugés de son temps. Son souci de précision le conduisit par exemple à souligner : *“... lorsque je dis que la nature produit un effet, je ne prétends point personnifier cette nature, qui est un être abstrait, mais j'entends que l'effet dont je parle est le résultat nécessaire des propriétés de quelques uns des êtres qui composent le grand ensemble que nous voyons”*.

jésuite, Garasse, se chargea efficacement de cette tâche apologétique en traitant dans *La doctrine curieuse de beaux esprits de ces temps ou prétendus tels* les contributions de Vanini comme “l’œuvre la plus pernicieuse qui a été faite en matière d’athéisme durant ces cent dernières années” et en alimentant la réputation sulfureuse de Vanini: “Lucile Vanini était Napolitain, homme de néant, qui avait rodé toute l’Italie en chercheur de repues franches, et une bonne partie de la France en qualité de pédant. Ce méchant belître étant venu en Gascogne, l’an 1617, faisait état d’y semer avantageusement son ivraie et faire une riche moisson d’impiété, cuidant avoir trouvé des esprits susceptibles de ses propositions : il se glissait dans les noblesses effrontément pour y piquer l’escabelle, aussi franchement que s’il eût été domestique et apprivoisé de tout temps à l’humeur des grands : mais il rencontra des esprits plus forts et résolus à la défense de la vérité, qu’il ne s’était imaginé. Le premier qui fit la découverte des ses horribles impiétés fut le seigneur de Francon, gentilhomme de bon esprit... Il échut que sur la fin de 1618, Francon étant allé à Toulouse, comme il était en estime de brave gentilhomme, de bonne et agréable compagnie, il se vit aussitôt visité par un Italien, duquel on parlait comme d’un excellent philosophe et d’un esprit qui proposait force curiosités toutes nouvelles... Cet homme disait de si belles choses, des propositions si nouvelles, des pointes si agréables, qu’il s’attacha aisément à Francon, par une sympathie de ses humeurs hypocrites, souples et serviables. Ayant fait l’ouverture de ses pointes, il commença à montrer l’étoupe ; peu à peu, il lâchait des maximes ambiguës, dangereuses, à deux revers, jusqu’à ce que ne pouvant plus contenir le venin de sa malice, il éclata tout à fait et prononça de si étranges blasphèmes contre la sacrée humanité de Jésus-Christ que Francon confessa depuis [...] qu’il mit deux fois la main sur son poignard pour lui plonger dans le sein. [...] Il prit un meilleur expédient, car il défera cet impie au premier Président.”

Pamphlétaire autant que philosophe, ennemi de toute foi du charbonnier, son assassinat

prématuré à l'âge de 34 ans a pu nous priver de réflexions plus profondes dont l'âge aurait probablement émoussé l'ironie mordante et pondéré leurs conclusions.

Bien qu'il eut des défenseurs, Vanini a rencontré l'incompréhension, souvent injuste ou sévère. Leibniz mentionne dans l'un de ses *Essais de Théodicée, Remarques sur le livre "L'origine du Mal"*, que "*Vanini... souffrira plutôt le martyr ridicule de sa chimère qu'il ne renoncera à son impiété*". Vanini est également cité par Pierre Bayle, qui, dans ses *Pensées diverses*, parle de lui comme d'un athée, ce que contestera plus tard Voltaire qui lui consacre trois pages dans la rubrique "athéisme" de son dictionnaire philosophique. Il conclue : "*Un siècle après sa mort, le savant La Cloze et celui qui prit le nom de Philatète ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies*". Diderot le mentionne également dans ses *Pensées philosophiques*<sup>12</sup> et l'abbé Morellet le cite dans ses *Mémoires* en (la bonne) compagnie de Spinoza comme exemple d'auteur brûlable par des théologiens.

Mais il reçut une sorte d'hommage de l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, qui condamne en 1770 le *Système de la nature*, le chef d'œuvre de D'Holbach, comme "*cet écrit funeste dans lequel le pur athéisme vient d'être enseigné avec une audace que Hobbes, Vanini et Spinoza n'ont jamais osé se permettre*".

Karl Marx aimait répéter la citation suivante de Georg Hegel : "*Il faut répondre à Vanini qui disait qu'il suffisait d'une paille pour faire connaissance de l'essence de Dieu que toute représentation de l'esprit, la plus basse de ses imaginations, le jeu de son caprice accidentel, tout mot est un meilleur fondement pour connaître l'existence de Dieu qu'un quelconque objet naturel. [...] De même lorsque l'accidentalité spirituelle, l'arbitre, rejoint le mal, alors*

---

<sup>12</sup>"Le déiste seul peut faire tête à l'athée. Le superstitieux n'est pas de sa force. Outre les difficultés de la matière, il est exposé à toutes celles qui résultent de la fausseté de ses notions. Un C..., un S..., auraient été mille fois plus embarrassant pour un Vanini que tous les Nicole et les Pascal du monde".

*le mal est quelque chose d'infiniment plus élevé que les mouvements réguliers des planètes et l'innocence des plantes. Parce que celui qui était ainsi est pour toujours l'esprit."*

Giordano Bruno et Giulio-Cesare Vanini furent parmi les acteurs de la *révolution de l'orgueil* qui allait transformer le monde de façon durable.

Giordano Bruno, l'érudit, le "conservateur", tentait de découvrir et d'interpréter les textes anciens, même s'il eut l'intuition géniale de l'existence de multiples systèmes solaires, tandis que Giulio-Cesare Vanini, entamait sa marche vers la dissidence en annonçant l'évolution biologique. L'histoire a retenu celui qui préservait une connaissance passée, réservant l'innovation à l'herméneutique et l'exégèse, tandis que comme tout innovateur, le second ouvrait le début d'un chemin dont les traces allaient être effacées par la poussière de l'histoire des sciences en marche.

Depuis l'antiquité grecque, le problème n'était pas tant d'être original que d'améliorer les œuvres précédentes, d'embellir la forme sans bouleverser le fond. Si par leur industrie les hommes inventaient quelque chose, elles n'étaient considérées que comme curiosités. Ou alors, il fallait la guerre pour que ces inventions soient admises et adoptées, comme ce qui s'est passé avec Archimède.

Certes, la nature fut domestiquée depuis les australopithèques, élevage et cultures prirent la relève de la chasse et de la cueillette, mais si lentement, si timidement, en s'excusant de déranger cette nature par des sacrifices, des offrandes, des rites, prières et actions de grâce. Depuis Platon, on s'est même plus intéressé aux âmes qu'aux êtres. Comme tout esclave, les hommes remerciaient leur Maître caché. L'humanité ne cessait de tendre sa joue gauche, le christianisme, religion en laquelle les esclaves trouvaient leur réconfort, put ainsi prendre son essor : "*non est potestatis nisi a Deo*", écrivait saint Paul aux Romains.

Mais il est de fait que les inventions ne se sont développées qu'à la fin du Moyen Age et à

la Renaissance.

Personne ne sait ce qui s'est passé pendant les trois siècles qui entourent la Renaissance. Des historiens ont parlé d'une Grande Peur qui va de la fin du Moyen Age jusqu'au XVII<sup>e</sup>. On pense aussi que la représentation de l'utilité sociale et du travail ont été modifiées. Mais si l'on doit privilégier une seule cause, qui n'existe sans doute pas dans un système qui fourmille de rétroactions dans tous les sens, je la chercherais dans l'orgueil humain, qui a complété la seule curiosité, le seul goût de l'exploration, de la découverte.

Si la Création est divine, les hommes se contentent de la dévoiler (aletheia), de la découvrir, de la révéler, d'en interpréter la révélation. Dès lors, la création, depuis les Grecs jusqu'à la Renaissance, n'est pas prise en tant que telle, mais est une imitation d'un modèle parfait, imitation la mieux réussie possible. Si par mégarde l'homme recréait cette interprétation de la création pour la communiquer à autrui, il se réfugiait derrière une révélation.

Depuis la Renaissance européenne, l'humilité de l'homme devant la Nature ou son Créateur a fait place à l'orgueil, à l'audace de rivaliser avec Lui, à ne plus se contenter de s'adapter à la Nature, mais à la transformer. Orgueil qui a poussé les Européens de la Renaissance à désobéir, innover, transgresser les interdits religieux, qui les a fait franchir les frontières tant géographiques que culturelles. De dessous des inventions, qu'elles soient utiles ou futiles, perçaient l'abstraction et la laïcité.

“Ose savoir”, défie Kant, au milieu de cette révolution, à l'aube des Lumières, *Sapere aude*, pour que l'individu reprenne son destin entre ses mains

L'homme devenait un acteur dans la transformation de la nature, dans sa dénaturalisation — c'est à dire son hominisation, selon Vercors, et non seulement un hôte d'une Nature obligeante mais aux desseins décidément cachés, invoquée par la pensée magique, par les prières, par la découverte des mystères qu'elle recèle.

Mais si la nature n'a pas d'état d'âme, par absence d'âme, elle se moque d'être cachée

ou non. Ce sont alors les hommes qui sont aveugles, ou, de temps à autres, après beaucoup d'efforts et un peu de chance, tout juste borgnes.

L'homme a alors cessé d'interroger seulement la nature, il se l'est appropriée. D'esclave, de serviteur obéissant sinon roublard pour l'exploiter un peu, la domestiquer, tout en craignant d'être découvert, il a voulu en devenir le maître. Expliquer et comprendre, analyser et synthétiser, n'était plus du seul ressort de la curiosité, du jeu, du sens de l'exploration, du loisir, mais est devenu une activité socialement utile.

La curiosité scientifique, cet irrésistible désir de comprendre, pouvait se dissocier de cette soif inextinguible qui pousse à la contemplation, mais retournée sur soi plutôt que sur le monde qui nous entoure, même si Einstein aurait déclaré que *“l'esprit scientifique n'existe pas sans religiosité cosmique”*. Ce n'est pas sans effroi — ni sans résistance, car les bûchers fonctionnèrent de plus belle pour enrayer de telles révolutions — que les hommes mirent leur pas dans cette orgueilleuse aventure. Pascal, bien placé pour cela, voyait sourdre un monde sans Dieu, et arrêta net ce que son génie pouvait découvrir et inventer.

C'est à ce moment que les hommes ont commencé à concurrencer leurs dieux, à ne plus seulement les interroger, mais à les imiter, à les dépasser, et pour d'autres, de Vanini au baron d'Holbach, à nier leur existence. A l'aube du siècle des lumières, ils ont cherché à s'éclairer des flammes de la science, au prix des flammes des bûchers, loin de l'ombre de la foi, alors que Giordano Bruno cherchait la vérité auprès des *“saints docteurs et les docteurs profanes, parlant à l'ombre des sciences et à la lumière de la foi”*.

Science et contemplation sont des activités s'exerçant dans des directions opposées. L'érudition, l'exégèse, et l'herméneutique, consistent à chercher la vérité et la connaissance chez les anciens. Plus la pensée est antique, plus elle est profonde, et acquiert un caractère d'autant plus sacré. Comme pour les titres de noblesse, l'ancienneté prime. La connaissance était disponible il y a longtemps, et s'use avec le temps, puisqu'elle devient inaccessible. La science, pour laquelle il

n’y a pas de textes sacrés, va de l’avant, se fonde sur des expériences et non sur une révélation. C’est à ce niveau que les destins parallèles et contemporains de Giordano Bruno et de Giulio-Cesare Vanini — tous deux assassinés sur des bûchers à l’aube du XVII<sup>e</sup> siècle — divergent pourtant, l’un portant un regard original vers le passé, l’autre vers l’avenir. Les assertions scientifiques les mieux établies sont révisables, contrairement aux dogmes. Le doute prévaut. La pensée scientifique chasse les pensées magiques et irrationnelles, parmi lesquelles on doit compter un “scientisme” qui chez certains donne à la science un statut religieux.

C’est donc pour son orgueil scientifique que Vanini a été brûlé le 9 Février 1619 sur la place du Salin, à Toulouse, à l’âge de 34 ans, après avoir eu sa langue arrachée, 19 ans après Giordano Bruno.

En 1619, l’année même où des visions confirmèrent chez Descartes que les mathématiques fournissaient la seule clé accédant aux secrets de la nature.

En 1619, l’année même où naît Savinien Cyrano de Bergerac, le vrai, et non celui de la célèbre imposture d’Edmond Rostand récemment portée à l’écran, le libertin, l’un des plus libres esprits de son temps, le disciple de Giordano Bruno, de Campanella et de Gassendi, l’auteur entre autres du *Pédant joué*, satire des professeurs méconnue mais pourtant souvent pillée, le critique admiratif de Descartes<sup>13</sup>. Dans son ouvrage de philosophie libertine déguisé en livre de science fiction avant la lettre — c’est-à-dire avant Jules Verne — intitulé *Etats et empires de la Lune*, le narrateur, de retour de la Lune, est naturellement mis en accusation par des “*barbes aux longues robes*” du Parlement de Toulouse venues l’appréhender sous l’accusation qui fit fureur sous Staline : “*ce n’est pas par hasard*” s’il est allé sur la Lune,

---

<sup>13</sup>qui fut le seul à corriger la célèbre maxime cartésienne “*Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connaisse évidemment pour telle*” en avertissant : “*On ne doit pas croire toutes choses d’un homme, car un homme peut dire toutes choses.*” La révolution du Doute était en marche.

sinon que le diable, ou le Grand Capital ... “*Y-a-t-il aucun Parlement qui s’y connaisse en sorciers comme le nôtre ?*” protestent-ils fiers de leurs prouesses après Vanini mais avant Calas et tant d’autres qui n’ont pas eu la chance d’être défendus par Voltaire. Mais ayant obtenu par corruption et par séduction “*tous les instruments de mathématiques dont je travaille ordinairement*, il put fabriquer une machine, *l’icosaèdre*, qui lui permit de quitter sa geôle au sommet de la grosse tour de Toulouse (qui flanque toujours le Capitoul) pour s’envoler vers le soleil, et rapporter les *Etats et empires du Soleil*.”

Pourquoi cette conspiration du silence pour effacer de notre mémoire collective non seulement un crime hélas fort courant, mais aussi son objet, qui est d’imposer à la société un consensus, quitte à assassiner les génies qui le contestent en ayant trop tôt raison. La vie de Vanini devrait être le thème d’une biographie admirable dans le cadre d’une époque et d’un mouvement culturel, le libertinage du XVII<sup>e</sup> siècle, trop méconnus.

Il existe des églises et des monuments dédiés aux martyrs de diverses confessions et de diverses causes. Il serait temps d’en ériger un en hommage aux pionniers qui, depuis qu’Anaxagore fut exilé d’Athènes pour avoir déclaré que le soleil, loin d’être un astre divin, n’était qu’une énorme pierre, furent martyrisés pour leurs idées scientifiques.